

Les étapes du Seder de Pessa'h

résumé du cours du 16 mars

I. La spécificité du premier soir

Pessa'h n'est pas homogène sur ses sept jours : ce qui reste constant, c'est l'interdit du 'hamets — ni en posséder, ni en manger — et l'obligation, si l'on veut manger un "pain", de ne manger que de la matsah. Pourtant, un soir joue un rôle tout à fait à part : le premier soir de Pessa'h. C'est ce soir-là qu'a lieu la mitzvah de raconter la sortie d'Égypte (*Sippour Yetsi'at Mitsrayim*), une mitzvah qui ne consiste pas simplement à se souvenir de la sortie d'Égypte, ce que nous faisons déjà quotidiennement dans le troisième paragraphe du *Shema*, mais bien à raconter, à dialoguer, dans le cadre du repas familial ou en commun.

Le récit de la sortie d'Égypte, qui est l'aboutissement d'un long processus, commence à l'époque où les Bnei Israël, descendants de Yaaqov, soixante-dix personnes, sont descendus en Égypte pour survivre à la famine grâce à Yossef, devenu vice-roi du pays. D'abord accueillis en honneur, les Bnei Israël voient leur situation se retourner à mesure que les générations passent, jusqu'à devenir esclaves. Leur esclavage devient si insupportable qu'ils crient vers HaShem. Il considère leur cri comme une prière et décide d'y mettre un terme : Il propose aux Bnei Israël de sortir d'Égypte. Pourtant, la sortie n'est pas acceptée par tous : seulement 20% du peuple partent. Sept jours plus tard, poursuivis par les Égyptiens, les Bnei Israël sont sauvés par le miracle de la mer qui s'ouvre pour eux. Après d'autres épreuves — la guerre avec 'Amaleq, l'épisode de Mara — , ils arrivent enfin au pied du Sinaï, cinquante jours après la sortie, pour recevoir la Torah. Ainsi, la sortie d'Égypte n'est pas une simple libération de l'esclavage, mais l'accession à une liberté de vivre selon la Torah.

II. Le sens du récit de la sortie d'Égypte

La mitzvah du soir du 15 Nissan n'est pas de se souvenir, mais de raconter. C'est un récit qui commence par le négatif — la honte, la servitude — et aboutit à la libération. Ce n'est pas un récit historique, mais une mise en scène de la transformation. La Torah elle-même ordonne ce récit : "Tu raconteras à ton fils et à ton petit-fils". Cette injonction est elle-même surprenante : HaShem dit à Moshé, après plusieurs plaies, qu'il va continuer de frapper l'Égypte, non pour convaincre Paro', mais pour qu'il y ait un récit à transmettre : « וּלְמַעַן תִּסְפֹּר בְּאָזְנֵי בְנֶךָ וּבֶן בְּנֶךָ אֶת אֲשֶׁר הִתְעַלְלִיתִי בְּמִצְרַיִם ». Ce n'est donc pas l'événement qui engendre le récit, mais le récit qui justifie l'événement. L'identité d'Israël est liée à la capacité de raconter : le récit n'est pas secondaire, il est central.

Ce récit doit se faire sous forme de dialogue : questions et réponses, l'enfant interrogeant, le parent répondant. Pour susciter ces questions, on introduit des nouveautés dans le repas familial, afin d'éveiller la curiosité des enfants.

III. La structure du Seder et la notion de qedoushah

Le repas du Seder se déroule selon une séquence de 15 étapes, ou “tableaux”. Le premier tableau est le Qiddoush, la sanctification du jour. La *qedoushah* commence par la notion de séparation : séparer le sacré du profane, le Shabbat des jours ordinaires; le Yom Tov des jours habituels. Cette séparation s’exprime par la parole — le Qiddoush au début, la Havdalah à la fin. Pour donner de l’importance à cette déclaration, les ‘hakhamim ont prescrit de la faire sur un verre de vin.

À Pessa’h, on boit quatre coupes de vin, en souvenir des “quatre langages de la délivrance” (*arba leshonot shel geoula*). Deux de ces coupes correspondent à des verres déjà présents dans tous les repas de fête (Qiddoush et Birkat Hamazon), deux sont ajoutées spécialement pour Pessa’h. Chaque coupe est associée à un moment précis du récit ou du repas.

IV. Les premiers tableaux du Seder : de l’esclavage à l’ouverture de la liberté

Après le Qiddoush, on procède à la *Netilat Yadayim* (lavage les mains), puis on mange le *Karpas* (légume trempé dans de l’eau salée ou du vinaigre), qui ouvre l’appétit à la liberté en rappelant l’amertume de l’esclavage. La berakhah sur le Karpas est aussi valable pour le Maror (herbes amères) que l’on mangera ensuite. Cette étape symbolise l’ouverture à la liberté : ressentir l’insupportable de l’esclavage pour mieux aspirer à la délivrance.

Sur la table, on place un plateau avec les matsoth, le maror, un os grillé (pour évoquer le Qorban Pessa’h, sans en reproduire l’exactitude), un œuf grillé (symbole du Qorban ‘Hagigah), et le ‘Harosset (mortier rappelant la fabrication des briques en Égypte).

La matzah occupe une place centrale : pain du pauvre (*le’hem ‘oni*), rappel de la condition d’esclave. On place trois matsoth, celle du milieu est cassée en deux (*Ya’hats*) : une moitié reste sur la table, l’autre est mise de côté pour l’afikoman (consommé à la fin du repas, en souvenir du Qorban Pessa’h). On commence le récit par une introduction en araméen, pour rappeler que ce pain fut celui de nos ancêtres en Égypte ; on exprime aussi l’espoir de la délivrance future et l’obligation d’inviter ceux qui ont besoin d’un repas de fête, même si la réalité matérielle — cadenas, sécurité — rend cela difficile aujourd’hui.

V. Le cœur du Seder : la Haggadah et la pédagogie de la question

Le Seder se construit sur la question, comme dit Rachi : “Kan ha-ben shoel”. L’enfant, choqué par des comportements inhabituels, pose les quatre questions (*Ma nishtanah*). Il remarque : ce soir, il n’y a que de la matzah, où est le pain ? Pourquoi mange-t-on des herbes amères ? Pourquoi trempe-t-on deux fois ? Pourquoi mange-t-on accoudé, en homme libre ? Ces questions lancent le récit.

La Haggadah, recueil composite de psoukim, mishnayoth, midrashim, drachoth, fournit un cadre à ce récit, pour que chacun puisse répondre à ces questions. La réponse

commence par “Avadim hayinou leFaro' beMitsrayim” — nous étions esclaves de Paro' en Égypte —, mais aussi par “Mite'hilah 'ovdei 'avodah zarah hayou avoteinou” — nos ancêtres étaient idolâtres. L’esclavage est une forme faible d’idolâtrie : l’esclave vit son maître comme tout-puissant, presque divin. La sortie d’Égypte est donc aussi une sortie de l’idolâtrie.

Le récit n’est pas réservé aux ignorants : les plus grands ‘hakhamim de la Mishnah, comme Rabbi 'Aqiva, Rabbi Yehoshoua, Rabbi Eli'ezer, passaient la nuit du Seder à raconter la sortie d’Égypte. “Kol hamarbe lesaper biYetsi’at Mitsrayim harei ze meshouba'h” : plus on raconte, mieux c’est. Mais de quoi parlaient-ils ? Probablement cherchaient-ils à réinventer le klal Israël sous domination romaine, en s’inspirant de la sortie d’Égypte. Même l’étude des halakhoth du Korban Pessa’h est considérée comme récit de la sortie d’Égypte.

Le récit se poursuit par la mention perpétuelle de l’hostilité des nations : “Bekhol dor vador 'omedim aleinu lekhalotenu veHaQadosh Baroukh Hou matsilenu miyadam” — à chaque génération, des ennemis cherchent à nous détruire, mais HaShem nous sauve.

La sortie d’Égypte ne fut pas le résultat d’une révolution, d’une guerre, ou d’un phénomène naturel, mais une intervention directe d’HaQadosh Baroukh Hou. La Haggadah souligne que la délivrance ne répond à aucune logique humaine.

VI. Les mitzvot du repas et la deuxième partie du Seder

Après avoir entamé le Hallel, expression de la joie de la délivrance, on passe au repas. Le repas commence par le Motsi sur la matzah : la première consommation de matzah est celle de la mitzvah, avec la berakhah “haMotsi le’hem min haAretz” puis “asher qideshanu bemitsvotav vetsivanu le’ekhol matzah”. On mange ensuite le Maror, avec la berakhah “asher kidshanu bemitsvotav vetsivanu al akhilat maror”. Comme pour tout repas avec du pain, on fait netilat yadayim avec berakhah avant de manger la matzah.

Tous ces actes — boire le vin, manger la matzah, consommer le maror — doivent être accomplis en étant accoudé, en signe de liberté.

À la fin du repas, on consomme l’afikoman, la moitié de matzah mise de côté, en souvenir du Korban Pessa’h, que l’on devait manger à la fin du repas à l’époque du Temple pour garder son goût en bouche. On ne mange plus rien après l’afikoman, hormis éventuellement boire.

On procède alors au Birkat Hamazon sur le troisième verre de vin, puis on achève le Hallel, suivi de chants et psaumes qui donnent à la soirée une tonalité festive.

VII. Sens du Seder et pédagogie de la liberté

Tout le Seder est construit pour permettre de vivre, de ressentir, de s’approprier la sortie d’Égypte. Les gestes, les paroles, les questions, les changements d’habitude sont là pour

éveiller la conscience de l'esclavage, pour susciter le désir de liberté, pour transmettre l'identité du peuple d'Israël à travers le récit et l'expérience.

On est arrivés à la fin du repas, et il reste à chacun de s'interroger — dans quelle mesure a-t-on vraiment répondu aux quatre questions ? Certains démontrent que oui, d'autres restent sceptiques. Mais l'essentiel est là : raconter, se raconter, participer à la transmission du récit qui fonde Israël, dans la fidélité à la Torah et à la mémoire collective.

Les étapes du Seder de Pessa'h
résumé du cours du 16 mars

I. La spécificité du premier soir

Pessa'h n'est pas homogène sur ses sept jours : ce qui reste constant, c'est l'interdit du 'hamets — ni en posséder, ni en manger — et l'obligation, si l'on veut manger un "pain", de ne manger que de la matsah. Pourtant, un soir joue un rôle tout à fait à part : le premier soir de Pessa'h. C'est ce soir-là qu'a lieu la mitzvah de raconter la sortie d'Égypte (*Sippour Yetsi'at Mitsrayim*), une mitzvah qui ne consiste pas simplement à se souvenir de la sortie d'Égypte, ce que nous faisons déjà quotidiennement dans le troisième paragraphe du *Shema*, mais bien à raconter, à dialoguer, dans le cadre du repas familial ou en commun.

Le récit de la sortie d'Égypte, qui est l'aboutissement d'un long processus, commence à l'époque où les Bnei Israël, descendants de Yaaqov, soixante-dix personnes, sont

descendus en Égypte pour survivre à la famine grâce à Yossef, devenu vice-roi du pays. D'abord accueillis en honneur, les Bnei Israël voient leur situation se retourner à mesure que les générations passent, jusqu'à devenir esclaves. Leur esclavage devient si insupportable qu'ils crient vers HaShem. Il considère leur cri comme une prière et décide d'y mettre un terme : Il propose aux Bnei Israël de sortir d'Égypte. Pourtant, la sortie n'est pas acceptée par tous : seulement 20% du peuple partent. Sept jours plus tard, poursuivis par les Égyptiens, les Bnei Israël sont sauvés par le miracle de la mer qui s'ouvre pour eux. Après d'autres épreuves — la guerre avec 'Amaleq, l'épisode de Mara — , ils arrivent enfin au pied du Sinaï, cinquante jours après la sortie, pour recevoir la Torah. Ainsi, la sortie d'Égypte n'est pas une simple libération de l'esclavage, mais l'accession à une liberté de vivre selon la Torah.

II. Le sens du récit de la sortie d'Égypte

La mitzvah du soir du 15 Nissan n'est pas de se souvenir, mais de raconter. C'est un récit qui commence par le négatif — la honte, la servitude — et aboutit à la libération. Ce n'est pas un récit historique, mais une mise en scène de la transformation. La Torah elle-même ordonne ce récit : “Tu raconteras à ton fils et à ton petit-fils”. Cette injonction est elle-même surprenante : HaShem dit à Moshé, après plusieurs plaies, qu'il va continuer de frapper l'Égypte, non pour convaincre Paro', mais pour qu'il y ait un récit à transmettre : « וְלִמְעַן תִּסְפָּר בְּאָזְנוֹ בְּנֵי וְכֵן בְּנֵי אֶת אֲשֶׁר הִתְעַלְלִיתִי בְּמִצְרַיִם ». Ce n'est donc pas l'événement qui engendre le récit, mais le récit qui justifie l'événement. L'identité d'Israël est liée à la capacité de raconter : le récit n'est pas secondaire, il est central.

Ce récit doit se faire sous forme de dialogue : questions et réponses, l'enfant interrogeant, le parent répondant. Pour susciter ces questions, on introduit des nouveautés dans le repas familial, afin d'éveiller la curiosité des enfants.

III. La structure du Seder et la notion de qedoushah

Le repas du Seder se déroule selon une séquence de 15 étapes, ou “tableaux”. Le premier tableau est le Qiddoush, la sanctification du jour. La *qedoushah* commence par la notion de séparation : séparer le sacré du profane, le Shabbat des jours ordinaires; le Yom Tov des jours habituels. Cette séparation s'exprime par la parole — le Qiddoush au début, la Havdalah à la fin. Pour donner de l'importance à cette déclaration, les 'hakhamim ont prescrit de la faire sur un verre de vin.

À Pessa'h, on boit quatre coupes de vin, en souvenir des “quatre langages de la délivrance” (*arba leshonot shel geoula*). Deux de ces coupes correspondent à des verres déjà présents dans tous les repas de fête (Qiddoush et Birkat Hamazon), deux sont ajoutées spécialement pour Pessa'h. Chaque coupe est associée à un moment précis du récit ou du repas.

IV. Les premiers tableaux du Seder : de l'esclavage à l'ouverture de la liberté

Après le Qiddoush, on procède à la *Netilat Yadayim* (lavage les mains), puis on mange le *Karpas* (légume trempé dans de l'eau salée ou du vinaigre), qui ouvre l'appétit à la liberté en rappelant l'amertume de l'esclavage. La berakhah sur le *Karpas* est aussi valable pour le *Maror* (herbes amères) que l'on mangera ensuite. Cette étape symbolise l'ouverture à la liberté : ressentir l'insupportable de l'esclavage pour mieux aspirer à la délivrance.

Sur la table, on place un plateau avec les *matsoth*, le *maror*, un os grillé (pour évoquer le *Qorban Pessa'h*, sans en reproduire l'exactitude), un œuf grillé (symbole du *Qorban 'Hagigah*), et le *'Harosset* (mortier rappelant la fabrication des briques en Égypte).

La *matzah* occupe une place centrale : pain du pauvre (*le'hem 'oni*), rappel de la condition d'esclave. On place trois *matsoth*, celle du milieu est cassée en deux (*Ya'hats*) : une moitié reste sur la table, l'autre est mise de côté pour l'*afikoman* (consommé à la fin du repas, en souvenir du *Qorban Pessa'h*). On commence le récit par une introduction en araméen, pour rappeler que ce pain fut celui de nos ancêtres en Égypte ; on exprime aussi l'espoir de la délivrance future et l'obligation d'inviter ceux qui ont besoin d'un repas de fête, même si la réalité matérielle — cadenas, sécurité — rend cela difficile aujourd'hui.

V. Le cœur du Seder : la Haggadah et la pédagogie de la question

Le Seder se construit sur la question, comme dit Rachi : “*Kan ha-ben shoel*”. L'enfant, choqué par des comportements inhabituels, pose les quatre questions (*Ma nishtanah*). Il remarque : ce soir, il n'y a que de la *matzah*, où est le pain ? Pourquoi mange-t-on des herbes amères ? Pourquoi trempe-t-on deux fois ? Pourquoi mange-t-on accoudé, en homme libre ? Ces questions lancent le récit.

La Haggadah, recueil composite de *psoukim*, *mishnayoth*, *midrashim*, *drachoth*, fournit un cadre à ce récit, pour que chacun puisse répondre à ces questions. La réponse commence par “*Avadim hayinou leFaro' beMitsrayim*” — nous étions esclaves de *Paro'* en Égypte —, mais aussi par “*Mite'hilah 'ovdei 'avodah zarah hayou avoteinou*” — nos ancêtres étaient idolâtres. L'esclavage est une forme faible d'idolâtrie : l'esclave vit son maître comme tout-puissant, presque divin. La sortie d'Égypte est donc aussi une sortie de l'idolâtrie.

Le récit n'est pas réservé aux ignorants : les plus grands *'hakhamim* de la *Mishnah*, comme *Rabbi 'Aqiva*, *Rabbi Yehoshoua*, *Rabbi Eli'ezer*, passaient la nuit du Seder à raconter la sortie d'Égypte. “*Kol hamarbe lesaper biYetsi'at Mitsrayim harei ze meshouba'h*” : plus on raconte, mieux c'est. Mais de quoi parlaient-ils ? Probablement cherchaient-ils à réinventer le *klal Israël* sous domination romaine, en s'inspirant de la sortie d'Égypte. Même l'étude des *halakhoth* du *Korban Pessa'h* est considérée comme récit de la sortie d'Égypte.

Le récit se poursuit par la mention perpétuelle de l'hostilité des nations : “Bekhol dor vador 'omedim aleinu lekhalotenu veHaQadosh Baroukh Hou matsilenu miyadam” — à chaque génération, des ennemis cherchent à nous détruire, mais HaShem nous sauve.

La sortie d'Égypte ne fut pas le résultat d'une révolution, d'une guerre, ou d'un phénomène naturel, mais une intervention directe d'HaQadosh Baroukh Hou. La Haggadah souligne que la délivrance ne répond à aucune logique humaine.

VI. Les mitzvoth du repas et la deuxième partie du Seder

Après avoir entamé le Hallel, expression de la joie de la délivrance, on passe au repas. Le repas commence par le Motsi sur la matzah : la première consommation de matzah est celle de la mitzvah, avec la berakhah “haMotsi le'hem min haAretz” puis “asher qidshanu bemitsvotav vetsivanu le'ekhol matzah”. On mange ensuite le Maror, avec la berakhah “asher kidshanu bemitsvotav vetsivanu al akhilat maror”. Comme pour tout repas avec du pain, on fait netilat yadayim avec berakhah avant de manger la matzah.

Tous ces actes — boire le vin, manger la matzah, consommer le maror — doivent être accomplis en étant accoudé, en signe de liberté.

À la fin du repas, on consomme l'afikoman, la moitié de matzah mise de côté, en souvenir du Korban Pessa'h, que l'on devait manger à la fin du repas à l'époque du Temple pour garder son goût en bouche. On ne mange plus rien après l'afikoman, hormis éventuellement boire.

On procède alors au Birkat Hamazon sur le troisième verre de vin, puis on achève le Hallel, suivi de chants et psaumes qui donnent à la soirée une tonalité festive.

VII. Sens du Seder et pédagogie de la liberté

Tout le Seder est construit pour permettre de vivre, de ressentir, de s'approprier la sortie d'Égypte. Les gestes, les paroles, les questions, les changements d'habitude sont là pour éveiller la conscience de l'esclavage, pour susciter le désir de liberté, pour transmettre l'identité du peuple d'Israël à travers le récit et l'expérience.

On est arrivés à la fin du repas, et il reste à chacun de s'interroger — dans quelle mesure a-t-on vraiment répondu aux quatre questions ? Certains démontrent que oui, d'autres restent sceptiques. Mais l'essentiel est là : raconter, se raconter, participer à la transmission du récit qui fonde Israël, dans la fidélité à la Torah et à la mémoire collective.